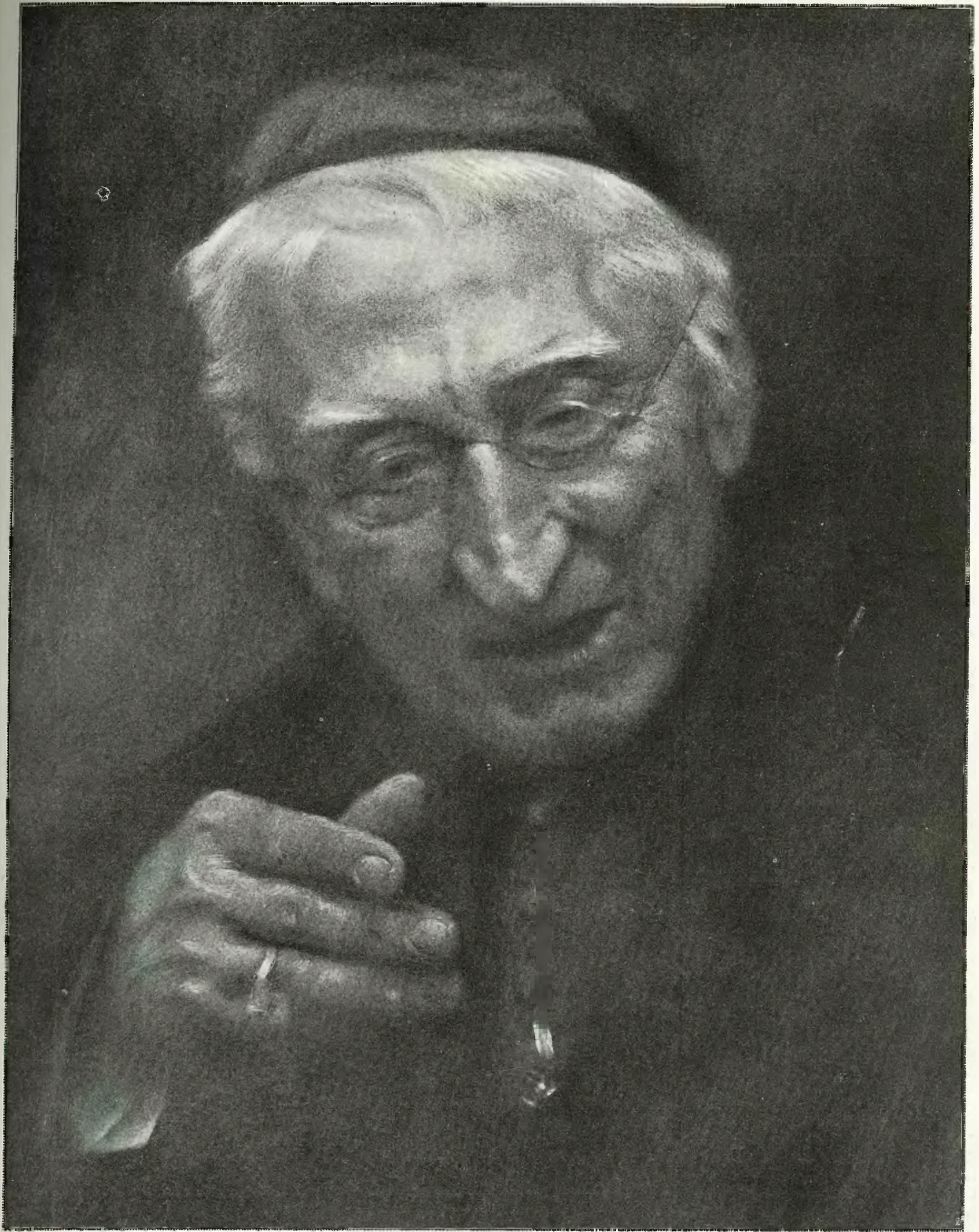


L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 1^{er} FÉVRIER 1908

66^e Année. — N^o 3388.



S. E. LE CARDINAL RICHARD
mort à Paris le 28 janvier

D'après un instantané pris, il y a un an, le jour de son départ de l'archevêché. — Voir l'article, page 88.

COURRIER DE PARIS



J'ai un cousin dont je ne parle jamais parce qu'à moins de le montrer et de le faire tâter pour que l'on voie bien qu'il est en vie, on croirait que je l'invente et qu'il n'existe qu'à la mode de Gascogne. C'est l'Optimiste dans toute sa béatitude. La maladie, les chagrins et même les soucis en ont peur et prennent l'autre trottoir dès qu'ils l'aperçoivent. Il possède une petite fortune, un estomac de tout repos et de tout repas, des joues où fleurissent les radis de la santé, et il s'appelle Félix. Il semble prédestiné au bonheur et je ne connais pas, comme disent les personnes qui évitent de parler prétentieusement, d'être plus « adéquat ». Il habite la moitié de l'année Paris, et l'autre moitié la province. Des deux, c'est la première qu'il préfère. L'autre jour, place de la Concorde, je le heurtai par un brouillard où l'on n'osait plus se moucher, par crainte de pincer le nez du voisin, et, comme je me laissais aller à la mauvaise humeur que me causait cet exécrable hiver, il me convainquit aussitôt de mon injustice.

— Mais non ! Sois forcé de reconnaître que ce brouillard est providentiel puisqu'il permet, que dis-je, il *veut* que, débarqué ce matin seulement d'Orléans, ma ville natale, je vienne ici, dans cet espace immense, deux heures après, tomber juste sur ta chère poitrine, malgré les ténèbres où nous avançons tous deux les mains tendues ainsi que des aveugles ? C'est admirable ! Tout est bien, tout est pour le mieux dans le plus beau, le plus attachant, le meilleur et le seul des mondes.

— Ah ! ne commence pas !

— Je ne commence pas. Je recommence et je continue. Laisse-moi d'abord répandre ma joie de te trouver bien portant...

— Je vais mal.

— Ne le dis pas ! On accroit ce qu'on exprime. Et ensuite permets que je bénisse cette brume vraiment pittoresque et amusante qui me procure enfin le plaisir de m'imaginer que je suis en terre anglaise. Oui, je me sens — enveloppé dans cette ouate cordiale comme une entente — absolument britannique et j'obtiens Londres, où je n'ai jamais été, sans passer par le *sursum corda* du mal de mer. Déjà tout à l'heure en déchiffant, rue Scribe, à la lueur des lampes, les noms qui, presque à chaque magasin, s'efforcent de faire oublier que l'on est en France, j'avais cette curieuse sensation de Piccadilly. Et là-dessus, ris un peu. C'est ton tour.

— Je n'ai pas envie. Je trouve qu'il n'y a pas de quoi.

— S'il y avait de quoi, il ne faudrait pas rire. Et puis, tu n'es pas juste. Il y a toujours de quoi. Il y en a trop. Qu'est-ce qu'il te faut ? Non pas que notre époque soit risible ? Oh ! ce n'est pas cela que je prétends ! Mais elle est merveilleuse. C'est du Perrault de derrière les Contes. La féerie est devenue la courante réalité. La science a dévoilé enfin ses secrets.

— Pas tous.

— Si. Rien, à présent, n'est pour bien longtemps mystérieux. Tout, d'avance, est découvert. Maintenant, que telle ou telle énigme soit déchiffrée ce soir ou demain, la semaine ou le siècle des quatre jeudis, peu importe puisque ça y est, que c'est acquis, et que ça s'amène dare-dare ! Suis de l'œil Farman ? Il réalise Pégase. Un jour, il a eu une idée, une vraie, quoique ce « fût une idée en l'air », et, résolument, sans avoir peur de se casser les reins, tout seul, il se mit à voler, de ses propres ailes. L'aviation était résolue.

— Quel vilain mot !

— Oui, aviation n'est pas pimpant ni léger, je te le concède... il a même une résonance chirurgicale : « Le professeur X... lui a fait l'aviation d'un poumon. » A condition de parler vite on pourrait risquer cette phrase, même devant des lettrés, sans qu'ils bronchassent. Pour ma part, si on trouvait mieux qu'aviation je dirais merci, parce qu'en effet c'est mastoc et lourd.

— Justement ! Il faut bien ! Plus lourd que l'air. Un mot frêle, un mot bulle de savon qui flotterait, à la dérive, n'exprimerait pas l'effort de la machine qui se ramasse, s'enlève du sol, le repousse en quelque sorte du pied et grimpe dans l'espace par son poids, domine l'air, le dompte, s'y installe au lieu d'en être le complaisant joujou, et retombe ensuite, quand elle le veut, comme une molle et intelligente pierre. Non, aviation est très bien. Un ban pour aviation ! Il me semble qu'il dit exactement ce qu'il faut et on doit le garder.

— Soit. Ne le jetons pas.

— Et les nouvelles découvertes de transmission photographique ? Ça te laisse grognon ?

— Je n'en perds pas la boire.

— Et tout ce qu'on a déjà fait rendre au téléphone, au phonographe ? Ah ! c'est à présent, mon vieux, que les morts bavardent ! Enfin, après le télégraphe sans fil, on en arrivera sous peu, je te le prédis, à enregistrer la pensée, directement.

— Explique.

— Il ne sera plus nécessaire de prendre la peine d'écrire. Un appareil pneumatique appliqué à certain endroit du crâne pompera les idées dans le rocher même, les captera comme une source et les amènera sur le papier où elles se répandront. Sois, assis dans une bonne bergère, on regardera, ravi et parfois effrayé, les phrases couler toutes seules, perler à la pointe du porte-plume mécanique. En spectateur détaché, *suave mari*, à la Lucrèce, tu t'observeras émettre des choses tour à tour ordinaires et magnifiques. Ce sera très drôle.

— Ça deviendra du gâtisme. On pensera sous soi.

— Pas du tout. Rien ne sera perdu. Le chef-d'œuvre, au contraire, jaillira comme un jet d'eau. Le premier venu pourra espérer, au moins une fois, le réaliser à coup sûr. Qui de nous, parmi les plus médiocres, couché, à la suite d'un dîner joyeux, ne s'est senti, certain soir, véritablement encombré de génie ? Que de fois, j'en suis sûr, n'as-tu pas soupiré toi-même : « Oh ! si je pouvais rendre, exprimer tout ce qu'il y a là-dedans ! » Et du doigt tu te frappais le Chénier ! Eh bien, désormais, avec l'instrument divin, plus d'obstacle ! Grâce à lui, la postérité saura ce que tu avais dans ton creuset.

— Est-il indispensable qu'elle le sache ? Ton instrument me fait peur.

— Tout t'effraye. Est-ce que tu te tiens au courant des progrès de la médecine ?

— De loin.

— Tu n'ignores pas que l'eau de mer guérit tout ? Oui, un flacon d'eau de mer, c'est de la vie cachetée. Prodigieux remède ! et qui ne coûte rien ! Pourquoi ris-tu ?

— Parce que ça me rappelle un mot de Forain : M. Prudhomme est au bord de l'Océan avec son petit garçon. Et, comme l'enfant lui montre, joyeux, une bouteille qu'il vient de remplir à la vague : « Mon fils, reportez cette eau où vous l'avez prise. *Si chacun en faisait autant.* » En attendant je ne partage pas ton universelle sympathie pour la minute d'éternité où nos parents nous ont fait naître.

— Parce que tu ne sais pas regarder. Comment !

une époque où les auto-taxis marquent un franc par seconde, où se construit, en Amérique, un hôtel qui aura sur son toit le palais de Trianon, où on coupe et vole comme une chaîne de montre un câble sous-marin, où la momie ligaturée depuis des milliers d'années dans les entrailles de la terre d'Afrique revoit le jour sous une vitrine du musée Guimet, où à la même heure que la peine de mort est abolie sont lancés sur la voie publique les autobus aux roues larges d'un mètre comme celles des écrase-pierres afin que les plus dures têtes des passants culbutés ne soient plus, après que le mignon chariot a passé, qu'une feuille de papier à cigarette... où... — mais je n'en finirais pas si je voulais tout dire ! — comment une époque aussi étonnante n'arrive-t-elle pas à te rendre glorieux et tout gai de la traverser ? Jusqu'aux cambrioleurs eux-mêmes, tiens, qui trouvent le moyen de rajeunir et de poétiser leur vieille manière, de l'approprier, avec une recherche méritoire, à la tentative. S'agit-il de visiter un musée, ils font du beau. Et si c'est le Louvre... ils se livrent, Léotards de la corniche et Blondins du balcon, à un véritable poème d'audace, de gymnastique et d'équilibre aérien. Ni Latude, ni Cadoudal, ni le baron de Trenck, ni tous ceux qui, la nuit, aux belles et toniques époques de Terreur, montaient, avec leurs ongles et la pointe de leurs orteils trouant la botte en lambeaux, des falaises normandes de deux cents mètres, en récitant le *Domine salvum fac...* n'ont mieux travaillé que les braves gens qui, l'autre soir, entreprirent, sous le nez des agents du dedans et du dehors, de pénétrer sans tourniquet dans la galerie d'Apollon, où il leur avait paru que s'imposait un nouveau catalogue des objets trop pressés les uns contre les autres et manquant vraiment d'air. Ils n'ont pas réussi la première fois, mais la prochaine ça ira très bien.

— Non. Parce qu'il y aura les chiens.

— Les chiens ! C'est vrai. Encore un de mes sujets d'émerveillement ! Le chien s'avance tous les jours. On se demande où il s'arrêtera. Ne sachant plus, en toutes circonstances de la vie, à quel saint se vouer, même à saint Roch... saint Roquet... l'homme n'a maintenant recours qu'à son éternel ami, et lui donne sa langue. En 1908, à cet instant où je te parle, mon cousin, nous avons le chien sauveteur, le chien policier, le chien militaire, le chien ambulancier, et enfin, à la veille de sa nomination : le chien gardien de musée. Quelques-uns — des ennemis des bêtes — n'ont pas craint d'insinuer que les parquets pourraient avoir à en souffrir ? Quelle infamie ! Pour qui aime et connaît ces merveilleux animaux, la réponse est facile. Question de bonne éducation. Ne prenez que des chiens bien élevés. Le chien, d'ailleurs, a le sentiment des convenances et de la retenue plus que l'homme. A Versailles, sous le grand roi, il fallait, tous les matins, laver à grands seaux d'eau les galeries et les escaliers parce que le besoin — et pas le petit — s'en faisait sentir. Alors ? Et puis, quoi ? Quand un toutou lèverait une patte... la *Joconde* elle-même en sourirait, puisque tout ça se passe sous la cimaise. Vivent donc les chiens du Louvre, — des vieux, n'est-ce pas ? qui la connaîtront dans le coin des toiles et qu'il faudra choisir très « passage du Saint-Bernard », très Snyders, Desportes, Oudry ; les chiens du Luxembourg, plus modernes, issus des chenils de de Pène et d'Hermann-Léon ; les chiens de Cluny, descendant des meutes de Van Orley, et ceux de Carnavalet, marqués sur la cuisse d'un bonnet phrygien et recrutés parmi la race des mastiffs qui rongeaient des os en thermidor dans les arrièrecours de la Force et des Madelonnettes. Et, quand ils seront perclus, éreintés de services, on fera l'œuvre des « Quinze ans de musée ». Ah ! non, la vie



Le caïd El Hadj Hammou, instigateur des massacres de Casablanca, capturé à Ber-Rechid. — *Phot. Baïssas.*



Le général d'Amade et le colonel Boutegourd qui ont dirigé les opérations contre Settât. — *Phot. Réginald Kana.*

n'est pas morose, même à Orléans. Jusqu'à ce Lemoine, qui avait eu un si beau départ ! Quelle aventure ! Un de mes amis, qui l'a connu, me disait que chez lui c'était superbe, un luxe... un train de maison... tout inspirant la plus grande confiance... On lui aurait donné de l'argent, sa main, sa fille, tout... Et puis, voilà que ça se gâte ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il faut toujours se méfier des apparences, mon cousin, et que non seulement Lemoine ne fait pas de diamants, mais surtout que le diamant ne fait pas le moine.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

AU MAROC : LA PRISE DE SETTAT

Ayant appris qu'une forte mehallâ, avant-garde des troupes de Moulaï-Hafid, était campée non loin de Settât, à 70 kilomètres environ au sud de Casablanca, le général d'Amade avait résolu de l'en déloger.

Le 12 janvier, une colonne de trois mille hommes, avec quatre pièces de 75 et une section de mitrailleuses, quittait Casablanca et prenait la route du sud. Le premier soir, elle atteignait Aïn-Djemaa, où elle bivouaquait. Le lendemain, lundi, ayant reçu sur son passage la soumission de tous les douars qu'il avait rencontrés, le général d'Amade occupait Ber-Rechid, ancienne petite ville ruinée peu à peu par les luttes intestines, et s'y établissait ; nous avons déjà, dans notre numéro du 18 janvier, mentionné cette étape de nos troupes.

Le mardi, au matin, une reconnaissance capturait non loin de là un caïd, El Hadj Hammou, considéré comme le principal instigateur du massacre de Casablanca. Après quoi, laissant Ber-Rechid sous la garde d'un bataillon de la légion étrangère, la colonne se remettait en route le soir, et, après une marche de nuit rendue très pénible par le froid et par le brouillard, elle atteignait, aux premières heures du jour, le mercredi 15 janvier, le col qui conduit à Settât.

Ici se déroulaient successivement deux actions.

Le matin, l'infanterie déployée en lignes, face aux crêtes montagneuses, où les Marocains s'étaient établis, les en délogeait, et, grâce à la précision de notre artillerie non moins qu'à l'intrépidité de la troupe, enlevait la position.

Peu après, arrivaient le marabout de Settât, accompagné de cinq autres notables, envoyés en parlementaires. Le général d'Amade les reçut. Ils lui donnèrent l'assurance que Settât et toute la région se soumettaient. Confiant, le général fit alors engager ses troupes dans le défilé. Ce n'était qu'un piège où se reconnaît bien la duplicité des Marocains : nos soldats furent assaillis sur les flancs, pris à revers par de nombreux groupes accourus de la plaine, le matin, au bruit de la canonnade, et embusqués. La situation était critique et réclamait beaucoup de sang-froid et d'habileté tactique.

L'artillerie, franchissant un oued, puis escaladant un seuil rocheux, s'établit non sans peine au centre du défilé et permit à l'infanterie de gagner les crêtes pour se défendre et attendre la venue de la cavalerie lancée à droite, en avant-garde, sur Settât.

Le combat fut long, acharné, meurtrier. L'état-major, le convoi des blessés, nos prisonniers même eurent à souffrir du feu plongeant de l'ennemi.

L'ennemi se retira pied à pied, et notre infanterie put descendre dans la plaine, aborder la ville, dans un dernier effort. Bientôt, c'en fut fait de toute résistance. Le général d'Amade, à la tête de ses hommes, put entrer dans Settât. Il la trouva déserte ou à peu près : seuls, des juifs, qui avaient arboré le drapeau blanc, le vinrent saluer. L'unique musul-



L'OCCUPATION DE SETTAT. — Un marabout et cinq notables viennent assurer le général d'Amade de leur soumission et lui offrir des présents : une heure après, nos troupes étaient assaillies. — *Phot. Jean du Taillis.*

La ligne des tirailleurs du 1^{er} régiment approchant de Settât.

Carte des combats du 15 janvier devant Settât.

man qu'on ramassa fut un pauvre fou, un loqueteux lamentable, que ses coreligionnaires, dans leur fuite, avaient oublié.

Quant à la mehalla de Moulaï-Rachid, les hommes du colonel Boutegourd avaient brûlé son camp. Des crêtes qu'ils occupaient, nos soldats purent la voir s'éloigner en déroute.

Notre colonne était partie sans sacs. Il lui fallut revenir sur Ber-Rechid, en une marche de nuit vaillamment accomplie, en dépit de vingt-sept heures consécutives de fatigue.

L'ennemi comptait au moins cent cinquante morts

et deux cents blessés. Nous avons dix-huit blessés, dont deux, un légionnaire et un soldat du train, allaient succomber dans la nuit. A une heure, le 16, une cérémonie imposante que présidait le général d'Amade se déroulait le long des remparts de Ber-Rechid, et l'on procédait à l'enterrement des restes des deux héroïques victimes de la veille.

Le lendemain, la colonne regagnait Mediouna,

traînant après elle trente-deux prisonniers ; le 19, enfin, elle rentrait à Casablanca.

A peine reposé, le général repartait pour une randonnée de six jours, où deux colonnes ont opéré de concert, l'une vers Bou-Znika, l'autre dans la zone de Ber-Rechid et de Mediouna, et qui semble avoir produit dans la contrée traversée l'effet le plus salubre.



L'unique musulman trouvé à Settât : un fou.



L'OCCUPATION DE SETTAT. — Les juifs attendant les troupes françaises avec des drapeaux blancs

Photographies Réginald Kann.



UNE CHASSE ROYALE EN ESPAGNE

Le tableau : le roi Alphonse XIII et ses invités en « zahones » : les deux personnages coiffés d'une casquette sont le prince de Connaught et le roi.

Le prince Arthur de Connaught, neveu du roi Edouard VII, est actuellement l'hôte des souverains espagnols, et, comme c'est un sportsman passionné, de grandes chasses ont été organisées en son honneur. La photographie ci-dessus fut prise le 21 janvier, jour où le roi Alphonse XIII, avec quelques nobles invités, courait le cerf au Pardo, antique et fameux rendez-vous de chasse des rois d'Espagne, non loin de Madrid. Cette réunion cynégétique emprunta un peu de son caractère pittoresque à ce fait que le roi, le prince Arthur

et quelques-uns de ceux qui les accompagnaient avaient revêtu les « zahones », sortes de caleçons de cuir ou d'étoffe, que portent les paysans andalous et qu'ont adoptés les chasseurs, parce qu'ils protègent admirablement les jambes des morsures des ronces et des coups de fouet des broussailles. Au prince Arthur on avait fait les honneurs de « zahones » de cuir décoré, armoriés à l'ancienne mode espagnole, et d'un très curieux aspect. Les « zahones » sont à peu près ce que nous appelons en France : *salopette*.



Gabrielle Darras (M^{me} Marthe Brandès) se jette entre son fils, Lucien de Chambault (M. Gauthier), et son mari (M. Léraud), pour les séparer (scène du 2^e acte).

« UN DIVORCE »

Un divorce, la pièce en trois actes que M. Paul Bourget a tirée, avec la collaboration de M. André Cury, de son roman célèbre paru il y a quatre ans, est la plus importante des œuvres dramatiques inspirées ou tirées directement par lui de son œuvre de romancier. Le grand écrivain s'y est révélé, du coup, grand homme de théâtre. Sous ce titre : *Un divorce*, M. Paul Bourget n'a prétendu à rien moins qu'à exposer et discuter le problème le plus important de la vie humaine, celui de la famille. « Selon qu'on pense — a-t-il écrit — avec Bonald, Balzac, Auguste Comte, que l'unité sociale est la famille, et non l'individu, ou bien le contraire, on est adversaire ou partisan du divorce. Pour moi, vouloir fonder l'organisme social sur l'individu, c'est proprement essayer de dessiner un cercle carré. Il y a contradiction dans les termes. C'est un effort *anti-physique*, pour me servir d'un vieux mot très bien fait. La nature des choses répugne à cette théorie. Le divorce n'en est qu'une application. Voilà pourquoi se multiplient autour de cette loi tant de difficultés... Et la conséquence — ajoute-t-il — c'est que la France révolutionnaire est acculée à ce dilemme : ou revenir au mariage indissoluble, ou aller jusqu'à l'union libre. » Telle est la pensée de M. Paul Bourget ; tel est le sujet de son œuvre ; il l'a développé à la scène avec une ampleur, une force d'action, une noblesse d'expression qui touchent le cœur et l'esprit des spectateurs et soulèvent des applaudissements unanimes.

Des deux scènes que nous reproduisons, l'une, au premier acte, met en présence l'héroïne du drame, Gabrielle Darras, et un Père oratorien, à qui elle révèle qu'après dix ans d'indifférence elle se sent de nouveau attirée vers Dieu ; elle désire, au jour prochain de la première communion de sa fille, s'approcher aussi de la sainte table ; mais le Père lui interdit cet espoir ; elle est divorcée, remariée ; hors de l'Eglise.

Au second acte, le fils, Lucien de Chambault, que Gabrielle eut de son premier époux et qui a été élevé par le second mari, Darras, dans les principes de la libre pensée et dans le seul culte de la liberté individuelle, poussant ces idées à l'extrême, affirme son intention d'épouser une jeune fille qui eut un enfant hors du mariage ; Darras se révolte contre cette conséquence inattendue de ses propres doctrines et la mère, torturée déjà dans ses croyances renaissantes, déchirée à la fois par son fils et par son mari, doit encore se jeter entre eux au moment où ils vont se laisser entraîner aux pires violences.

Ces deux épisodes poignants d'*Un divorce* ont été, comme toute la pièce, admirablement joués.



« UN DIVORCE » AU VAUDEVILLE. — Gabrielle Darras (M^{me} Marthe Brandès) et le père Euvarde (M. Arquillière) (scène du 1^{er} acte). — Photographes Boyer et Bert



Faust (M. Muratore). Méphistophélès (M. Delmas).

Marguerite (M^{lle} Hatto).

LES TROIS PRINCIPAUX INTERPRÈTES DE « FAUST » DANS LEURS NOUVEAUX COSTUMES. — Photographies Boyer et Bert.



LA RÉOUVERTURE DE L'OPÉRA. — Arrivée d'une « toile de fond » pour un des nouveaux décors de *Faust*.
Voir l'article, page 83.

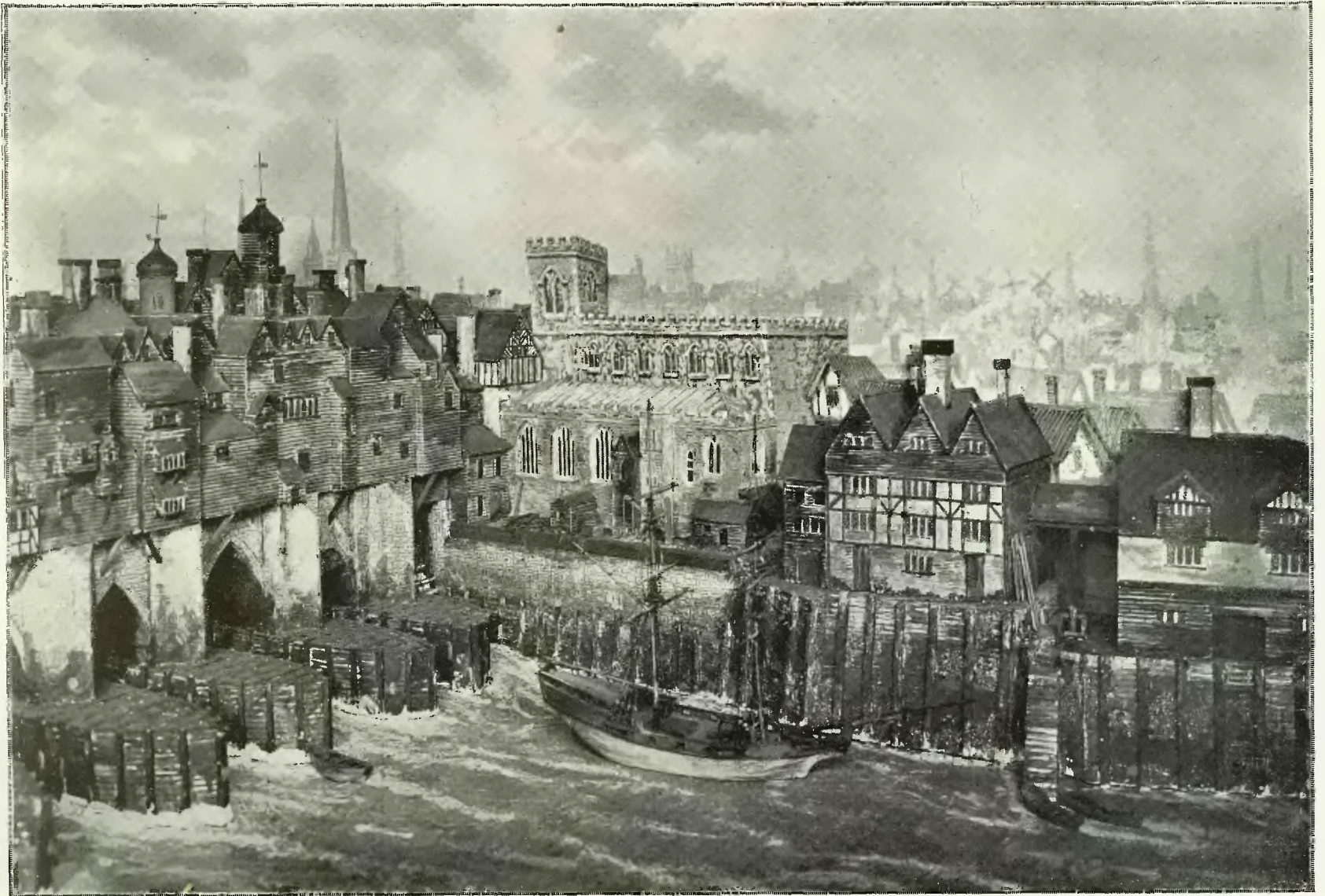


LA REOUVERTURE DE L'OPERA

Voir



— Le nouveau buffet pendant un entr'acte.



Le moulin à eau et la tour élévatoire pour le service des incendies. — Au centre de la photographie, l'église de Saint-Thomas-Becket.



Une partie du vieux pont avec les têtes des traîtres exposées sur des piques.

UNE RECONSTITUTION DU VIEUX PONT DE LONDRES, DESTINÉE A L'EXPOSITION ANGLO-FRANÇAISE

Copyright Campbell-Gray



Le « Pont de Londres » tel qu'il est aujourd'hui. — Copyright London stereoscope.

LE PONT DE LONDRES

UNE RECONSTITUTION DESTINÉE A L'EXPOSITION
ANGLO-FRANÇAISE

Londres va avoir, cette année, du mois de mai au mois d'octobre, son exposition, une exposition restreinte, jolie, aimable — du moins on la rêve telle — et qu'on visitera sans lassitude ni ennui, une « ville de plaisir pour les Londoniens », dit le *Graphic*. Elle sera limitée aux produits des deux nations amies, l'Angleterre et la France.

Le terrain qui lui est dévolu, à Shepherd's Bush, est d'une superficie de 140 acres, — 57 hectares, la moitié, à peu près, de l'emplacement que couvrait, dans Paris, l'Exposition de 1900, ce qui donnera, encore, un beau champ à bâtir.

Les architectes sont déjà à l'œuvre pour y élever vingt palais. On y verra, comme dans toutes les expositions, un palais des Beaux-Arts, un palais de la Mécanique, un palais de la Décoration et de l'Ameublement. La France, toujours fière de sa supériorité dans les arts appliqués, y édifie, pour elle seule, un palais spécial des Arts décoratifs. On prévoit encore un hall des Congrès et aussi un stade colossal, capable de recevoir 80.000 spectateurs. C'est là qu'auront lieu les jeux Olympiques de 1908, dont les athlètes de plus de vingt pays se disputeront les couronnes. Et, naturellement, les colonies britanniques — « l'Empire » — occuperont dans cet ensemble une place considérable : l'Australie, le Canada, les diverses colonies de la couronne rivalisent d'enthousiasme et se préparent à participer de la façon la plus brillante à cette manifestation.

Mais déjà l'on donne, comme devant être l'un des clous de l'exposition entière, les reconstitutions à échelle réduite du vieux Londres.

Les sites les plus fameux de l'ancienne capitale seront ainsi reconstruits, en miniature — à 1 % — : la Tour, bien entendu ; Cheapside ; le vieux quartier de Saint-Paul ; l'entrée de Fleet-River ; Bride-well palace ; le Strand et Charing-Cross ; le vieux palais du Parlement ; Westminster-Hall et l'abbaye ; enfin le pont de Londres.

Ce sont les reproductions du pont de Londres que nous donnons ici.

Le vieux pont, avec ses fondations allongées au milieu du courant, comme des carènes, ses arches étroites, ses maisons de bois et de colombage sus-

pendues en encorbellement sur la Tamise, avait été construit sur les plans d'un prêtre, d'un chapelain de Cole Church, nommé Peter. Commencé en 1176, il remplaçait un pont de bois fréquemment détruit par des incendies. Mais le pieux architecte ne devait pas voir l'achèvement de son œuvre, qui ne fut parfaite qu'en 1209. Il mourut quatre ans auparavant, et fut inhumé dans la crypte de l'église de Saint-Thomas, dédiée à l'archevêque-martyr de Cantorbéry, Thomas Becket, et construite au milieu du pont même.

Au nombre des curiosités que présentait le pont qu'on vient de reconstituer était l'une de ses maisons, au-dessus de laquelle étaient exposées, au bout de hautes piques, les têtes des traîtres. Les artistes qui ont travaillé à la restitution n'ont eu garde d'oublier cette particularité.

L'ouvrage de Peter subit, comme bien on pense, plus d'une transformation. Il subsista, à travers tous les changements, jusqu'au moment où, les nécessités nouvelles de la navigation et de la circulation y poussant, il fallut construire, de 1821 à 1831, sur les plans de John Rennie, le pont actuel. L'ancien pont, démoli en 1832, une fois son remplaçant achevé, était un pont à arches ogivales, débarrassé des superstructures qui l'avaient longtemps chargé, et ne conservant, de place en place, au-dessus de ses piles, ce qui fut le cas aussi de notre Pont-Neuf, que des sortes de guérites ou d'échauguettes.

L'ouvrage actuel se compose de cinq arches elliptiques en granit. Celle du milieu a 46 mètres d'ouverture, et sa hauteur au-dessus du niveau des hautes marées est de 9 mètres à la clef de voûte. A chaque extrémité le pont se prolonge, en outre, sur chaque rive, par deux arcades jetées sur les rues parallèles au fleuve. Sa longueur totale est de 283 mètres et sa plus grande largeur est de 28 mètres.

A peine était-il achevé qu'on se plaignait déjà de son insuffisance. Le pont de Londres est, en effet, l'un des points de l'immense métropole tout entière où la circulation est la plus intense. Aussi, la corporation de la Cité dut-elle songer bientôt à l'élargir.

Après beaucoup d'études plus ou moins heureuses, on se résolut à repousser, au moyen d'un dispositif en encorbellement, le bord extérieur des trottoirs et, partant, le parapet du pont, jusqu'à l'alignement des saillies qui existaient au-dessus des piles, sortes de contreforts purement décoratifs,

analogues à ces refuges qui existent au Pont-Neuf, et qui, ici comme là, rappellent les guérites des ponts anciens. Et cette modification donna le pont qu'on voit actuellement.

LA RÉOUVERTURE DE L'OPÉRA

(Voir les gravures, pages 79, 80 et 81.)

La réouverture de l'Opéra a eu lieu avec un vif succès. En décidant de renouveler les costumes, la décoration, et de modifier tant soit peu l'exécution orchestrale de *Faust*, les nouveaux directeurs avaient piqué la curiosité publique ; ils ne l'ont pas déçue. On a eu tout d'abord la satisfaction de se trouver dans une salle toute rafraîchie en trois semaines par l'architecte officiel, M. Cassien-Bernard, qui a déployé dans cette tâche ingrate autant de goût que d'activité ; puis, au lever du rideau, on a vu des décors moins fantaisistes, mais non moins pittoresques, et surtout des costumes moins conventionnels, mieux étudiés, plus vraisemblables, mieux en rapport que les précédents avec le milieu, l'époque et l'ensemble de l'œuvre. La nouvelle mise en scène des tableaux de la Kermesse et du Retour des soldats, avec les mouvements de foule qu'ils comportent ; celle du ballet, aussi heureusement modifiée, ont obtenu des suffrages presque unanimes. Evidemment, on n'a pu apporter des modifications aussi sensibles dans l'interprétation même du chef-d'œuvre de Gounod. On s'est contenté de rétablir quelques passages supprimés et de jouer le tout dans un mouvement moins précipité, plus conforme, semble-t-il, aux intentions de l'auteur.

Une autre innovation, d'ordre tout matériel et pratique : le buffet, qui était peu fréquenté à l'Opéra, a été refait à neuf et meublé dans le style anglais sous la direction de l'ingénieur architecte Tronchet ; un restaurateur réputé y servira désormais, pendant les entr'actes, des repas froids aux amateurs de musique que le désir d'arriver au spectacle pour l'ouverture aura mis dans l'impossibilité de dîner auparavant ; et, à défaut d'appétit, le luxe et l'élégance du cadre suffiront à y attirer bien des spectatrices parées et endiamantées, qui jugeront que leurs toilettes « d'opéra » ne sont pas faites pour être confinées dans l'ombre des loges.



Le grand salon (les Chrysanthèmes).

LE DÉCOR DE L'AMBASSADE DU JAPON

Dans un récent banquet, un de mes amis eut cette fortune rare d'être le voisin de table d'un Japonais charmant, comme sont d'ordinaire les

Japonais. C'était dans les jours où l'Armada américaine quittait le port ; les feuilles débordaient de belliqueuses nouvelles, auxquelles venaient, chaque lendemain, s'opposer de calmantes assurances officielles. Entre ces échos discordants, ne sachant

auquel entendre, on s'inquiétait, l'oreille ouverte à tous les bruits, cherchant des indices sur quoi baser une opinion, des prévisions. Quoique mon ami soit discret de nature, l'occasion lui sembla trop belle de s'informer. Et, profitant d'un moment où la conversation tombait, il glissa, avec toutes sortes de formes, une insidieuse question sur le sujet brûlant. Son interlocuteur eut un de ces indéfinissables sourires que nous sommes impuissants, pauvres Occidentaux barbares, à traduire, et, flegmatique, répondit :

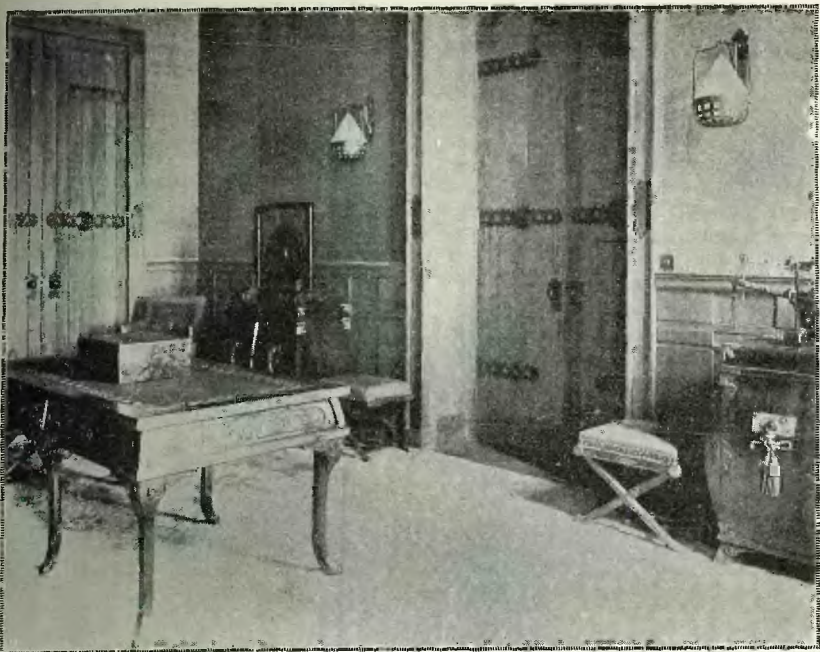
— Il y a, monsieur, dans les propos que, depuis deux ou trois ans, l'on tient et l'on imprime, par le monde, à notre sujet, un point qui nous peine : c'est qu'on affecte presque toujours de nous considérer comme des guerriers purs, des héros insatiables de sang et de gloire, et qu'on oublie trop volontiers que nous sommes surtout un peuple d'artistes, qui a créé beaucoup de belles choses.

Aux privilégiés que S. Exc. M. Kurino, ambassadeur du Japon, réunit, cette semaine, dans une fête sensationnelle donnée pour inaugurer les nouveaux aménagements de l'hôtel de l'ambassade, avenue Hoche, cette méprise, cette erreur affligeante pour l'amour-propre de nos amis nippons sera désormais impossible. Les merveilles réalisées là par des artisans japonais, le goût infini qu'ils ont montré dans cette transformation radicale d'un banal immeuble parisien en une féerie demeure remplie de tout ce que l'art d'Extrême-Orient peut produire aujourd'hui de plus parfait, leur auront rappelé de la plus triomphante façon cette vérité, que les Japonais sont, en effet, l'un des peuples les plus artistes qui aient jamais été au monde, un peuple au génie admirablement souple, et dont le goût, loin de se figer dans des formules immuables, excelle à s'adapter aux circonstances nouvelles, comme aux milieux divers.

C'est ainsi que les décorations reproduites ici, œuvres de MM. Mitsui et C^{ie}, de Tokio, bien que demeurant, dans leurs traits généraux, essentiellement japonaises, montrent que leurs auteurs n'ignorent rien des recherches poursuivies depuis



LE NOUVEL HÔTEL DE L'AMBASSADE DU JAPON A PARIS — La salle à manger (les Érables).



Le petit salon (les Armures).

quelques années dans notre Occident, pour créer un style moderne.

Au surplus, l'architecte ne pouvait songer à reproduire, à transporter tout simplement dans ces vastes pièces le mobilier des chambrettes de papier, de bois et de nattes de Yeddo, les petits tabourets, les guéridons bas présentant leurs menus bibelots, leurs mignonnes tasses à thé à la portée des mains d'hôtes accroupis à terre. Il a senti l'impérieuse nécessité de modifier, avec les formes, les proportions des meubles, de les mettre à l'échelle des hauts plafonds, des larges salles, de créer du « japonais européanisé », si l'on peut dire. Il y est parvenu avec un sens parfait de l'harmonie.

Le petit salon où l'on pénètre d'abord, et qui commande tout le reste, s'appelle le salon des Armures. Des rideaux verts à bandes blanches drapés aux fenêtres, qui rappellent les anciens pavillons de guerre, des massifs coffres à armures, socles, plus tard, de superbes harnois de samouraïs, jusqu'aux meubles, tendus de cuir, décorés à la façon des vieux justaucorps, jusqu'aux frises du plafond, étoilées de blasons héroïques, et jusqu'aux lampes électriques des murs, inspirées des braseros qu'allumaient, le soir, pour éclairer leurs bivouacs, les braves d'autrefois, tout est ici de pur style militaire.

Cette sorte d'antichambre donne accès, à droite, à la salle à manger, au fond, au fumoir et au salon d'apparat.

Le décor de la salle à manger, sombre, sévère, est inspiré de l'érable. Ses feuilles, du vert tendre des pousses printanières, du chrome vif que dispensent les premières gelées, ou du rouge violent qui s'épand sur les futaies à la saison des chasses, à l'époque où le cerf apeuré, traqué, fuyant de clairière en clairière, foule les feuilles sanglantes de ses futaies de prédilection, constellent de leurs étoiles à cinq pointes les panneaux des crédences, la soie rouge chaudron dont sont revêtus les murs au-dessus des lambris de chêne verdâtre, les lourds rideaux pourpres des fenêtres et, sur la frise d'un brun vineux où passent des vols de moineaux gris, des cimes d'érable encore moutonnent en beaux bouquets verts, jaunes et rouges. Quant aux sièges, le cuir qui les garnit rappelle la robe mouchetée des cerfs qui tant se plaisent sous l'ombrage changeant des érables.

Au fumoir, décor de bambous, égayés de leurs hôtes habituels, les moineaux effrontés. Au-dessus de lambris de bambous naturels, tigrés de noir et de jaune, une forêt de bambous, peinte sur une soie verte, presse ses troncs sveltes, s'épanouit, au plafond, en panaches dentelés. Sur les rideaux de crêpe savamment gaufrés, des moineaux bruns s'enlèvent parmi de flexibles bambous. Les meubles, pareillement, sont de bambous ; les appliques d'argent qui portent les becs électriques, les poignées des meubles, aux panneaux desquels un grand artiste, Gaho, a peint, d'un pinceau léger des bambous, à toutes les époques de leur brève vie, sont des tiges du roseau géant, et dans la cheminée, dont la hotte imite le toit de chaume d'une hutte, vous retrouverez au manche de la pelle, aux branches des pincettes, la même tige annelée.

Le chrysanthème, la fleur impériale, et le phénix, oiseau sacré, ont servi de thème à toute la décoration du salon, aux murs habillés de soie gris de lin, moirée de nuées d'or. Une guirlande de chrysanthèmes roses et mauves court autour du tapis mol et soyeux, d'un gris blond, aux angles duquel se pava-

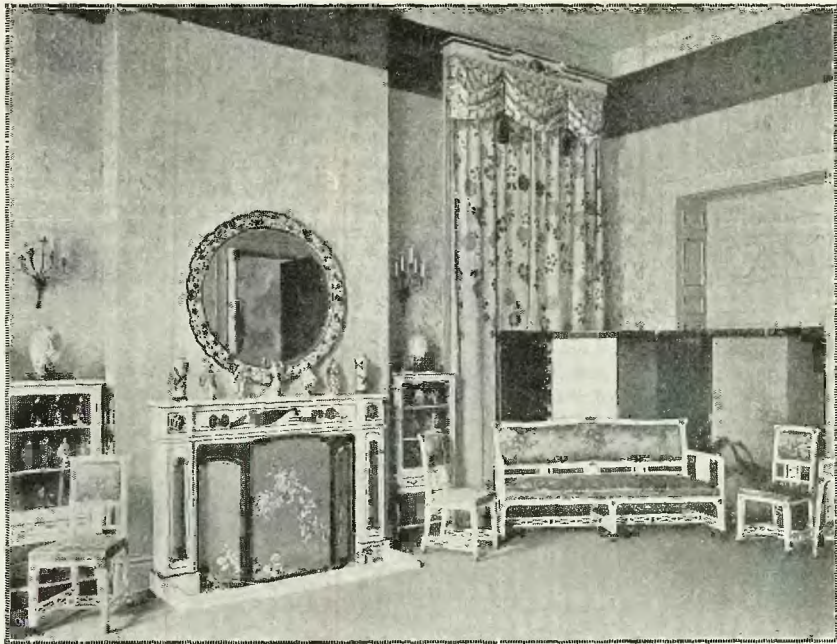
nent des phénix roses ; des chrysanthèmes, en bouquets stylisés, sont brochés dans le satin des fauteuils, des divans, des chaises ; d'autres sont ciselés dans les panneaux d'acajou de la cheminée, et les guéridons de laque sont étoilés des mêmes corolles d'or qui figurent au blason du mikado ; enfin, au plafond, au-dessus d'une frise où semblent s'incliner à la brise des chrysanthèmes blancs et jaunes, toutes les variétés imaginables de la noble et somptueuse fleur sont représentées par des exemplaires fabuleux de toutes nuances, de toutes formes, et le lustre électrique lui-même est une gerbe admirable de chrysanthèmes aux feuilles d'or, au cœur de flamme.

Le boudoir, isolé, communiquant seulement avec le salon, est la chambre aux Cerisiers. Ses rideaux, bleus, semés des fleurs à cinq pétales, ses murs, tendus de soie d'un rose défilant, où volettent, silhouettes légères, papillons et oiseaux-mouches,

évoquent les allégresses printanières. Au manteau de sa cheminée de marbre blanc se relèvent en bosse tous les instruments de musique japonais, et ses meubles de laque blanc, d'un précieux travail, imitent ces porcelaines sans prix, aux craquelures serrées que les amateurs de céramiques appellent des *trinités*.

Et partout, de-ci de-là, sur les guéridons, les étagères, dans les vitrines, d'inestimables bibelots, écritures, statuettes, des laques, des bronzes, des sculptures vénérables, des chefs-d'œuvre à profusion. Si bien que, finie cette promenade à travers tant de choses parfaites, on a l'impression, qu'on quitte la demeure du représentant d'une nation fastueuse, du goût le plus mesuré, fidèle amie de la beauté et des arts de la paix.

GUSTAVE BABIN.



Le boudoir (les Cerisiers).



LE NOUVEL HOTEL DE L'AMBASSADE DU JAPON A PARIS. — Le fumoir (les Bambous).

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Un temps viendra, sans doute, où les romanciers régionaux seront prophètes même dans leur village. Le vrai, c'est qu'ils ont en ce moment l'attention du public, la considération des éditeurs et la faveur des jurys littéraires. Il suffit, d'autre part, qu'ils aient l'estime de Paris pour qu'ils soient lus en province. « Jusqu'à ce jour, dit très bien M. Paul Adam dans un livre paru d'hier (*la Morale de Paris*. — Ambert, 3 fr. 50), on attend de la capitale une sanction officielle pour estimer les œuvres de ses compatriotes. On n'ose de soi-même approuver d'abord un sonnet picard, un drame toulousain, un opéra marseillais, un tableau vendéen, un roman beauveron, si les auteurs ne surent, au bord de la Seine, conquérir l'assentiment. » Cette coutume est fâcheuse ; elle est un produit de notre centralisation littéraire à outrance, mais il paraît bien difficile, avant de longues années, de passer outre, et il est certain que *le Rouet d'ivoire*, par exemple, le livre si joliment attendu où M. Emile Moselly nous dit son enfance lorraine (Plon, 3 fr. 50) ne sera beaucoup lu dans l'Est, en dépit de son mérite, que parce que l'ouvrage précédent du même auteur fut couronné par l'Académie Goncourt. D'autres œuvres, au reste, bénéficieront directement et très heureusement de ce témoignage de haute sympathie donné au roman provincial et, en premier lieu — parmi les toutes récentes — l'exquis petit volume berrichon de M. Joseph Ageorges : *le Deuil du clocher* (Librairie Nationale, 2 fr.) ; le roman béarnais de M. Capdevielle : *Fils de la terre* (Plon, 3 fr. 50) ; et le roman de mœurs bourguignonnes : *Au creux des sillons* (Delagrave, 3 fr. 50) où M. Pierre Vernou nous fait vivre sainement une belle vie agricole, droite comme un labour, serve des saisons, mais libérée des hommes. Et l'on aime assez voir prêcher ce retour à la terre par des écrivains qui donnent l'exemple à leur façon, en cherchant dans le sol les sources fraîches de leur originalité et qui savent que si, pour créer des œuvres personnelles, il est inutile de torturer son imagination et de lui faire produire des monstres, on n'édifie pas, d'autre part, des œuvres de valeur comme des maisons de rapport, avec des matériaux tout préparés, selon des procédés et des formules. Ajoutons, puisque nous parlons régionalisme, que les pages historiques et littéraires de M. Maurice Faure, réunies en un beau volume (*Pour la terre natale*. — Juven, 6 fr.) et finement illustrées par M. Krieger, seront fort goûtées par les amis de la province en général, et, spécialement, par ceux du Dauphiné et de la Provence.

Beaucoup d'aimable sentimentalité, un peu d'adultère, très peu, des émotions trop élégamment étudiées et exprimées pour être contagieuses, voilà ce que l'on trouve dans le nouveau roman, menu, menu, presque trop menu, de M. René Boylesve : *Mon Amour* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). La si gracieuse M^{me} de Pons serait assurément la plus adorable maîtresse, si elle était capable d'aimer en dehors du mariage. Mais « elle est de celles qui sont nées pour être femmes d'un seul homme, fût-ce de celui qu'elles n'ont pas choisi ». Abandonnée par son mari indigne, M^{me} de Pons prend un amant, s'imaginer l'aimer, s'efforce, pour anéantir son propre doute, de lui persuader qu'elle l'aime. Mais ce sont là des soins inutiles et qui ne peuvent rien contre la réalité : « Elle s'exalte — note l'amant — ; elle analyse trop ; elle sait trop bien m'énumérer les raisons pour lesquelles elle m'aime. Si elle m'aimait, saurait-elle pourquoi ? » M^{me} de Pons reviendra à son mari dès qu'il plaira à son mari de revenir à elle, et l'idylle défendue finira, à peine précisée, — sans déclamations, sans beaucoup de regret, ni beaucoup d'amertume.

Si, aux risques et périls de nos esprits, il nous plaît de faire une incursion au pays des Fleurs du mal et de la névrose, volontiers M. Henri Barbusse nous guidera en *Enfer* (Librairie Mondiale, 3 fr. 50) et M. Jules Perrin nous offrira la compagnie de ses *Deux Fantômes* (Fasquelle, 3 fr. 50). M. Henri Barbusse a beaucoup de talent, mais son talent est redoutable. Il y a dans *l'Enfer* un réalisme violent dont se blesseraient nombre de lectrices, même très averties. Aussi ne saurions-nous engager les mentalités délicates, fragiles, à se risquer aux visions trop ardentes d'un enfer,

figuré, en la circonstance, par une chambre d'hôtel mal close. Le danger est beaucoup moindre pour nous, les hommes, esprits forts et pêcheurs éternels, qui sommes mieux accoutumés à dégager de la hardiesse des récits les intentions philosophiques et de la brutalité des faits les leçons de la vie. — Pour avoir provoqué une juste condamnation à mort, un infortuné président d'assises est, dans le livre de M. Jules Perrin, obsédé d'abord par le spectre de l'apache exécuté, puis par celui d'une chère et généreuse créature, victime innocente du pauvre halluciné. Dès lors, les influences opposées de deux fantômes vont se combattre et se disputer, jusqu'à ce que mort s'ensuive, le cerveau du dément. Le « cas » est étudié et traité par M. Perrin avec une réelle habileté, bien que les dissertations de l'inévitable psychiatre nous aient paru en certain chapitre quelque peu oiseuses, sinon tout à fait inutiles.

D'autres œuvres publiées ces jours-ci offrent à tous les publics un choix varié de thèmes, d'impression et d'émotions. Nous signalerons : *C'est faiblesse que d'aimer* (Lib. des Saints-Pères, 3 fr. 50), un roman d'amour par M^{me} Kerlys ; *Fils d'anneux* (Bonvalot-Jouve, 2 fr.), roman patriotique, par M. Georges Denoinville ; *le Lieutenant de Trémazan* (Perrin, 3 fr. 50), un roman militaire très actuel, de M. Pierre d'Aulnoy ; des romans sociaux ou politiques : *les Champier* (Plon, 3 fr. 50), par M. Paul Renaudin, qui nous transporte dans de lamentables cités de misère, et *Monsieur Cailloux, homme politique* (Dujarric, 3 fr. 50), par M. Gabriel Maurière ; une suite de dialogues alertes, *Pantins modernes* (Douvillat, 3 fr. 50), par M^{me} A. de Pène, un roman philosophique : *Dette fatale* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Lionel Dalsace ; et aussi de charmants récits pour la jeunesse : *Monette, suivie de Tante Babiole* (Collection Hermine. — Hatier, 3 fr. 50), par M^{me} Mathilde Alanic, dont, à différentes reprises, nous avons loué le si aimable talent ; *Louis et Moi* (Sansot, 3 fr. 50), par M. J. Marc Dreuilhe, et *l'Enfant millionnaire* (Hachette, 3 fr. 50), l'œuvre de M^{me} Catharina Green, que MM. J.-H. Rosny ont si exquisement traduite de l'anglais.

Histoire.

« Monsieur mon très cher oncle, je vous dirai que j'ai été trois jours et deux nuits sans dormir, quoique fatiguant beaucoup, et que j'ai été trente-deux heures sans manger... Le Roi voulait aussi bien que M. le Dauphin aller à la charge et avait mis sa cuirasse, mais on lui représenta qu'il n'était pas nécessaire de le faire... J'ai été plusieurs fois très exposé et j'ai eu un cheval tué d'un boulet auprès de moi. Le Roi retourna coucher à Calonne couvert de gloire. » Le jeune *Page de Louis XV*, Marie-Joseph de Lordat, qui, en ces lignes, annonce à un de ses parents la victoire de Fontenoy, devait, soit en qualité de page de la Petite-Ecurie, soit sous l'uniforme écarlate des chevaliers-légers, faire les campagnes de Flandre (1744-1748) et d'Allemagne (1761-1762). Ses lettres, publiées par MM. le marquis de Lordat et le chanoine Charpentier (Plon, 7 fr. 50), nous documentent élégamment sur les journées glorieuses de Fontenoy, de Rocoux, de Lawfeld, sur les sièges de Tournay, de Mons, de Charleroi, de Namur, de Cassel, et nous donnent des aperçus intéressants sur l'état d'esprit, les ambitions et les conditions d'existence d'un fils de grande famille à l'armée pendant la guerre en dentelles. Rappelons que, sur la société de l'époque, nous trouvons mille autres *Anecdotes curieuses* dans le manuscrit de François-Victor Toussaint — ce publiciste trop oublié du dix-huitième siècle — que, récemment, M. Paul Fould nous révéla (Plon, 7 fr. 50).

Dans la vie très agitée de *Jean, baron de Batz*, le fameux conspirateur royaliste, dont un descendant du même nom. M. le baron de Batz, vient de se faire l'historiographe (Calmann-Lévy, 7 fr. 50), il y a une page que ses évocations tragiques rendent particulièrement émouvante. En cette journée froide et grise du 21 janvier 1793, où le roi, condamné, est conduit au supplice, Paris est oppressé, sinistre. Les boutiques sont fermées, presque toutes les fenêtres closes. Des canons roulent, depuis le matin, sur les pavés humides. Le peuple, par petits groupes silencieux, se glisse le long des murs, derrière les haies de soldats mornes. Puis, des tambours bourdonnent dans le brouillard. Des commandements brefs, étouffés, se répètent. Et voici que

paraît, précédée d'une troupe en armes, une lourde voiture verte bouteille, la voiture du ministre Clavière prêtée au condamné à mort. Au pas lent d'un carrosse funèbre, elle commence à gravir la petite côte du boulevard Bonne-Nouvelle, lorsqu'un homme — le baron de Batz — franchit le cordon de soldats, se jette à la tête des chevaux et adjure la foule de sauver son roi. Mais le geste n'est pas suivi, l'homme est brutalisé, refoulé, et la voiture verte où se récite la prière des agonisants poursuit sa triste route jusqu'à la guillotine. C'est à ce mois de janvier 1793 que s'arrête le premier volume consacré à la vie du baron de Batz. De nouveaux chapitres nous permettront, prochainement, sans doute, de suivre les efforts tentés par le baron pour sauver la reine et le dauphin et nouer toutes ces intrigues contre-révolutionnaires qui se termineront par l'échec du complot de Cadoudal et l'exécution de cet infortuné *Duc d'Enghien*, dont le baron de Nougarede du Fayet, en un récit réédité et annoté par MM. Maurice Vitrac et Arnould Galopin (Librairie Mondiale, 2 fr.), précise très équitablement le rôle.

Une excellente étude, claire, substantielle et probe, consacrée par M. André Bonnefons à *la Chute de la République de Venise* (Perrin, 5 fr.), représente l'histoire diplomatique de la Révolution française parmi les publications récentes. Dans les nouveaux chapitres de son grand travail sur le Paris napoléonien : *la Religion* (Plon, 5 fr.), M. de Lanza de Laborie, qui, déjà, avait esquissé le tableau de la vie religieuse à Paris, du début du Consulat à la promulgation du Concordat, nous montre, de plus près, les représentants de l'Eglise tels qu'ils se révélèrent à cette époque, avec leurs faiblesses, leurs misères, leurs capitulations, comme aussi avec la courageuse dignité que beaucoup d'entre eux apportèrent dans l'accomplissement de leur mission. *Les Préfets du Consulat et de l'Empire* (Édit. de la Nouvelle Revue, 3 fr. 50) sont, d'autre part, présentés en un livre documentaire par M. Jacques Régner. Enfin, sur tout ce demi-siècle d'histoire, tumultueux et formidable, qui s'ouvre à la Révolution de 1789 et que clôt celle de 1848, on consultera les souvenirs, étonnants de vie et de verve, d'un ardent royaliste, *le Baron de Frenilly* (Plon, 7 fr. 50) qui, témoin douloureux de la chute de Louis XVI, bouda l'Empire, déplora le libéralisme, si relatif pourtant, de Louis XVIII, devint député, conseiller d'Etat et pair de France, critiqua les ordonnances, suivit en Autriche Charles X détrôné et mourut à Gratz en 1848. M. Arthur Chuquet, l'éminent historien qui publie les mémoires de ce légitimiste intransigeant et quelque peu sectaire, a cru devoir remettre au point maints jugements très passionnés qui tournent à la névrose, cette névrose politique spéciale dont M. le docteur Nass nous entretient en divers endroits de sa captivante étude (Librairie Universelle, 3 fr. 50) sur les *Névroses de l'histoire*.

Divers.

Mentionnons : *la Femme, médecin du foyer*, par la doctoresse Anna Fischer, un précieux et très complet traité de médecine usuelle, traduit par les doctresses Louise Azéma et Caplan (Muller, 25 fr.).

LES THÉÂTRES

A propos de la réouverture de l'Opéra avec la 1.299^e représentation de *Faust*, nous disions, dans notre précédent numéro, que Gounod avait choisi pour créer le rôle de Faust au Théâtre-Lyrique, en 1859, un artiste du nom de Gruyer qui chantait sous le pseudonyme de Guardi — lequel précisément vient de mourir, rentier, décoré et considéré, à Sassenage, près de Grenoble. Or, il est exact qu'il avait été désigné par Gounod pour interpréter le premier rôle important ; mais il fut pris, trois jours avant la première représentation, d'un enrouement subit, absolu, qui le contraignit à partir pour le Midi ; ce fut donc un de ses camarades du nom de Barbot qui, en quelques heures, apprit le rôle et eut l'honneur de le chanter aux côtés de M^{me} Miolhan-Carvalho, Marguerite idéale.

Aux Folies-Dramatiques, un vaudeville nouveau : *Tourtelin s'amuse*, de MM. Kéroul et Barré. Vaudeville selon la formule classiquement moderne, avec amants, maris et femmes se trompant réciproquement et finissant par faire les meilleurs ménages du monde.

DOCUMENTS & INFORMATIONS

UN DOYEN.

Récemment, l'ouverture de la session parlementaire appelait, comme chaque année, l'attention sur les doyens du Sénat et de la Chambre des députés, que le privilège de l'âge désigne pour la présidence provisoire. Ce n'est pas seulement au Parlement — il convient de le remarquer, à ce propos — qu'on trouve de ces vénérables et robustes vétérans des fonctions électives, ayant consacré à la vie publique toute une longue carrière ; nos municipalités en comptent aussi, qui, moins notoires, parce qu'ils ont borné cette carrière utile aux modestes limites de leur petite patrie, méritent pourtant d'être cités.

Tel est, par exemple, M. P.-L. Bernard, un Ardennais âgé de quatre-vingt-huit ans. Né à Landres (arrondissement de Vouziers), le 23 octobre 1819, il fut élu conseiller municipal de cette commune, le 30 juillet 1848, devint adjoint le 12 août de la même année, et, nommé maire, le 11 octobre 1851, il le resta sans interruption jusqu'en avril 1905, époque où il démissionna. Le poste ne fut pas toujours sans péril : en 1870, le maire de Landres emprisonné à plusieurs reprises par les Allemands, faillit être fusillé.

Fait extrêmement rare, le vaillant octogénaire assiste à l'éclosion de sa quatrième génération : la photographie reproduite ici le représente, en effet, tenant dans ses bras l'arrière-petite-fille de son fils, le docteur



M. P.-L. Bernard et l'arrière-petite-fille de son fils.

Albert Bernard, médecin-expert près la Justice de paix, à Paris. Il n'est, d'ailleurs, affligé d'aucune infirmité ; il a conservé toutes ses facultés et dirige encore seul l'exploitation de ses ossements. Signe particulier : il n'est pas décoré.

LA FUMÉE DU TABAC DÉSINFECTE-T-ELLE LA BOUCHE ?

C'est une opinion généralement répandue que la fumée du tabac tue ou atténue les nombreux microbes qui se trouvent dans la bouche. Un médecin anglais, M. Arnold, de Manchester, a voulu voir si cette opinion est fondée, et, aussi, si la fumée du tabac est plus antiseptique qu'une autre, celle du foin, par exemple. Ses expériences lui ont démontré que la notion courante est exacte. La fumée du tabac a bien une action nuisible sur certains microbes, tout au moins. Mais celle du foin semble être tout aussi active.

En ce qui concerne le tabac, la qualité de celui-ci semble être sans influence. Le tabac commun et bon marché agit aussi bien que le tabac rare et cher. Son action est très marquée sur le bacille de la diphtérie. Le bacille de la fièvre typhoïde semble être plus sensible à la fumée du foin ; il en est de même pour le coli-bacille. Le staphylocoque n'est guère incommodé par aucune fumée ; le streptocoque, au contraire, semble être complètement détruit.

Les expériences de M. Arnold sont donc tout à fait en faveur de l'idée que la fumée de tabac désinfecte la bouche et tue les germes qu'elle peut renfermer.

C'est d'ailleurs ce qu'avait vu un expérimentateur italien, M. Tessinari, qui a étudié l'action de la fumée sur les microbes du choléra et de la pneumonie.

L'action bactéricide de la fumée serait due à la formaldéhyde qui se dégage durant la combustion ; 100 grammes de tabac donnent 0 gr. 063 de formaldéhyde, parfois plus, jusqu'à 0 gr. 118 pour le tabac de certains cigares.

Sans doute M. Arnold sera attaqué par

les fanatiques antitabagistes : il n'est pas permis, pour ceux-ci, de dire un mot favorable au tabac, même s'il est justifié. Leurs attaques, toutefois, ne servent pas à grand-chose, semble-t-il : il ne paraît pas que la consommation du tabac diminue de façon à troubler l'équilibre du budget.

HABITATIONS PITTORESQUES.

Point n'est besoin d'aller chercher bien loin, hors de France, des habitations qui rappellent les temps primitifs.

Aux portes de Boulogne-sur-Mer, après avoir franchi le cap d'Alprech et longé les falaises, on arrive, après 7 kilomètres, à *Equihen*, hameau sur la côte, très renommé pour ses moules. Quelques villas montrent au touriste que le pays n'est pas mort en tous temps et que l'été y amène quelques baigneurs.

Une des particularités de cette plage, c'est un vieux fort de l'Empire, construit au moment des préparatifs de Napoléon pour débarquer en Angleterre, qui sert maintenant de lieu de refuge aux paisibles bateaux de pêche ; à l'aide d'un puissant cabestan, ceux-ci sont hissés et à l'abri des fortes marées.

Mais une des curiosités de cette petite localité, ce sont de vieux bateaux transformés en maisons, car des portes et des fenêtres y sont percées dans leurs coques renversées ; ils servent d'habitation aux pêcheurs de la côte ; disséminés çà et là, ils sont d'un coup d'œil des plus pittoresques.

LE MARCHÉ DU DIAMANT BRUT.

Plus d'un Parisien aura été surpris d'apprendre que M. Lemoine avait pu acheter du diamant brut, pour une somme respectable, à quelques pas du boulevard. Personne n'ignore, en effet, que le Syndicat des mines de diamant tient son bureau à Londres ; d'autre part, on croit, en général, qu'Amsterdam détient toujours le monopole de la taille du « carbone cristallisé ».

Cette dernière croyance est erronée. Il y a longtemps, déjà, qu'aux tailleries fort anciennes de pierres de couleurs fonctionnant surtout dans la région du Jura, sont venues s'ajouter plusieurs tailleries importantes de diamant. M. Gauthier, président de la Chambre syndicale des lapidaires de Paris, entre autres, possède à Tannings (Haute-Savoie) une usine d'où sortent des brillants ne le cédant en rien à ceux des maisons hollandaises. Ainsi s'explique qu'il circule en France une certaine quantité de diamant brut.

Presque tout — sinon tout — ce diamant est acheté à Londres, où sa vente est soumise à des règlements draconiens qui permettent de considérer la dictature de sir Julius Wernher, roi du diamant, comme infiniment supérieure à celle des divers rois de l'industrie américaine.

Tout commerçant désirant voir du diamant, fût-il un des plus grands lapidaires d'Europe ou d'Amérique, doit se faire inscrire d'avance, en indiquant l'importance et la qualité du lot qu'il est susceptible d'acquiescer. Un client fidèle attend quelques jours ou quelques semaines ; un client intermittent est souvent remis à plusieurs mois.

Enfin, le grand jour arrive. A l'heure précise, le solliciteur est reçu au bureau de Londres où on lui exhibe un certain nombre d'enveloppes renfermant du diamant.

On n'admet, non seulement, aucune discussion de prix, mais pas même la plus petite modification aux lots préparés d'avance. Quand j'ai besoin de 40.000 francs de diamant, si l'on m'offre un lot de 60.000 francs, je dois le prendre ou m'en aller. Et, si je ne le prends pas, on me punira en me refusant toute nouvelle « vue » avant une quarantaine plus ou moins longue.

Ce régime d'inscriptions et de pénitences a fait naître l'usage de la vente « dans le noir ». Un client sérieux, après avoir acheté un lot dont il ne prend pas immédiatement livraison — le diamant n'étant remis que contre argent comptant — le propose à un confrère moins bien noté ou qui a un besoin immédiat de diamant. Il lui présente son bordereau d'achat qui mentionne le prix exact et la série fixant la qualité des pierres. Ce nouvel acheteur lui consent un bénéfice de 1 ou 2 % par exemple et conclut le marché sans avoir vu les pierres : il achète « dans le noir ».

Le Syndicat passe, d'ailleurs, pour exercer sa dictature avec correction ; il est très rare de voir survenir une discussion sur la catégorie où il range les pierres



Les maisons d'Equihen (Pas-de-Calais) faites de coques de bateaux retournées et trouées de portes et de fenêtres. — Phot. G. de Chervil.

d'un lot, catégorie qui en détermine le prix d'après un barème assez compliqué.

LES VOYAGEURS A PARIS.

Les tableaux suivants, établis d'après des indications contenues dans l'*Annuaire statistique de la ville de Paris pour 1904 et 1905*, récemment paru, indiquent que le nombre des clients des hôtels parisiens va en augmentant. Ils renseignent également sur les époques les plus favorables aux déplacements.

	Entrées dans les hôtels et maisons meublées.	
	1904	1905
Janvier	114.779	117.301
Février	116.563	113.557
Mars	139.085	147.905
Avril	153.055	155.050
Mai	150.748	154.351
Juin	134.117	144.032
Juillet	134.059	142.815
Août	145.817	149.126
Septembre	159.379	172.393
Octobre	169.733	171.565
Novembre	136.182	138.476
Décembre	131.161	137.515
	1.684.678	1.744.086

Les étrangers venus à Paris entrent, dans ces totaux, pour les chiffres suivants :

	1904	1905
Janvier	18.513	19.937
Février	21.617	21.236
Mars	26.935	30.902
Avril	37.188	40.898
Mai	36.235	41.131
Juin	31.399	36.064
Juillet	32.729	36.707
Août	41.180	46.152
Septembre	44.869	53.669
Octobre	34.609	38.193
Novembre	23.156	24.947
Décembre	23.872	26.783
	372.302	416.619

LE CROCODILE ET LA MALADIE DU SOMMEIL.

On sait que la maladie du sommeil, qui tue 500.000 hommes par an, au moins, en Afrique, est due à un parasite qui est inoculé par la piqûre d'une mouche du genre glossine. Là où il y a déjà des malades, la propagation s'explique facilement : il suffit qu'une mouche pique un individu malade ; elle s'infecte, et si elle va ensuite piquer un sujet sain, elle lui inocule le parasite. Mais comment la maladie prend-elle naissance là où il n'y a pas de malades venus du dehors ou de mouches arrivant d'une région contaminée ? D'après M. R. Koch, le bactériologiste allemand bien connu, la chose est très simple. Le parasite qui cause la maladie du sommeil chez l'homme existerait à l'état normal dans le sang du crocodile, et c'est en buvant le sang du crocodile, et c'est en buvant le sang du crocodile, que les glossines s'infecteraient. Il n'est pas dit que le parasite nuise à la santé

du crocodile. Si l'idée de M. Koch est exacte, il est évident que, pour détruire la maladie du sommeil, il faudrait exterminer les crocodiles, au moins dans la région où se trouve la mouche qui sert d'agent d'inoculation. C'est ce que propose M. Koch, d'ailleurs.

UN NOUVEAU MOYEN DE FAIRE LA GUERRE.

On a souvent parlé — en l'air — de la possibilité de remplacer les explosifs par des asphyxiants ; de confier à l'artillerie des bombes contenant, non de la cordite ou d'autres composés analogues, mais des gaz délétères, ou des liquides émettant des vapeurs mortelles.

Un ingénieur américain, du Massachusetts, M. C. M. Wheaton, propose autre chose. Et voici neuf ans, nous est-il dit, qu'il travaille à élaborer un sous-marin grâce auquel il serait possible d'endormir tout l'équipage d'un cuirassé, et de s'emparer de celui-ci sans combat.

La méthode consiste à tirer sur la coque, sous l'eau, un projectile pointu qui la crève et s'y fixe. A ce projectile est attachée, par une corde de quelques mètres, une bombe qui éclate quelque temps après, afin de laisser au sous-marin le temps de s'éloigner. Après quoi, si nous comprenons bien une description qui n'est pas d'une clarté exceptionnelle, le sous-marin se rapproche, et, par des tuyaux injecteurs placés dans le trou qu'a fait la bombe, introduit l'anesthésique, qui va tuer tout le personnel des chaufferies et de la machine, et met le navire à la discrétion des assaillants. « Cette invention, déclare un journal transatlantique, si elle reste secrète, rendra les Etats-Unis invincibles sur mer. » Si... Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

LE NOUVEL ÉCLAIRAGE DE L'OPÉRA.

Il y a quelques mois, nous avons signalé le procédé d'éclairage scénique imaginé par M. Fortuny, fils du célèbre aquariste. Pour remédier à la crudité de la lumière et des ombres que l'on ne peut éviter avec le système actuel, M. Fortuny supprime la rampe et l'éclairage direct. Les foyers lumineux disparaissent de la scène : leur lumière est projetée sur des écrans de satin de diverses couleurs réfléchissant la lumière dans tous les sens. Un mécanisme spécial permet de graduer l'intensité et les nuances et d'envelopper ainsi toute la scène dans une atmosphère de lumière diffuse se prêtant à des effets artistiques inédits.

Les nouveaux directeurs de l'Opéra étudient le moyen d'adapter ce système aux exigences de notre grande scène lyrique. En attendant, ils en ont utilisé le principe pour mettre en valeur les peintures de Baudry qui décorent le foyer. Dans la coupole de chaque lustre on a installé 15 lampes Nernst de 210 bougies, lesquelles

présentent l'avantage de donner sous un volume extrêmement réduit un éclairage d'une intensité et d'une blancheur exceptionnelles. Les dix lustres fournissent ainsi une lumière de 31.500 bougies qui, renvoyée par des réflecteurs enduits d'une substance blanche mate, s'épand vers le plafond et le noie dans une atmosphère sans ombre d'une merveilleuse transparence. Après trente ans, le plafond de Baudry apparaît enfin dans toute sa beauté, laissant jouer en l'intégrale splendeur du coloris les moindres valeurs voulues par l'artiste.

LE CANNES-ROME EXPRESS.

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec la Compagnie internationale des Wagons-Lits et l'administration des chemins de fer italiens, vient d'inaugurer un train de luxe quotidien direct entre Cannes, Florence et Rome. Le trajet est réduit à environ vingt-deux heures.

En partant de Cannes à 3 heures après-midi, et de Nice une heure plus tard, on passe à Gênes à minuit, à Florence, à 7 heures du matin, et l'on arrive à Rome à une heure, c'est-à-dire presque à l'heure du déjeuner.

Ce voyage, naguère un peu fatigant, se réduit donc à deux séances de six à sept heures, coupées par huit à neuf heures de sommeil, et offrant chacune des panoramas d'un charme tout différent.

INGÉNIEURS (?) AU BAGNE

Dans le second de ses intéressants articles sur le bague de Guyane, notre collaborateur M. Galmot citait deux relégués, désignés sous leurs initiales vraies, B. et R. de F., qu'il présentait comme deux types singuliers de déclassés, ayant appartenu à d'excellentes familles et passé par l'Ecole centrale. Le bureau de l'Association amicale des anciens élèves de cette Ecole, pépinière d'ingénieurs dont la probité égale la science, s'est ému de ce dernier renseignement et a désiré faire une enquête à ce sujet. M. Galmot s'est empressé de lui communiquer les noms complets des deux relégués en question et, vérification faite, il se trouve que ces noms ne figurent sur aucun des registres de l'Ecole. C'est donc abusivement qu'ils se sont donnés, au bague guyanais, et qu'ils sont considérés par le personnel des surveillants comme « ingénieurs des arts et manufactures ». Ils possèdent certaines connaissances techniques (M. Galmot a pu s'en assurer personnellement en leur confiant quelques travaux), mais ils ne sortent certainement pas de l'Ecole centrale, et c'est grâce à la vigilance du président et du secrétaire de l'Association amicale des anciens élèves qu'il nous est permis de rectifier l'erreur que nous avions commise.



Exposition du corps du cardinal Richard dans la chapelle ardente.

MORT DU CARDINAL RICHARD ARCHEVÊQUE DE PARIS

(Voir notre gravure de première page.)

Le cardinal Richard, dont l'état de santé était depuis quelque temps très précaire, est mort mardi dernier, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

Né à Nantes en 1818, c'est dans cette ville même qu'au sortir du séminaire de Saint-Sulpice il avait, comme vicaire général du diocèse, durant vingt années consécutives, parcouru la première étape de sa longue carrière. Nommé évêque de Bellay en 1872, il fut appelé, le 7 mars 1875, auprès de Mgr Guibert, archevêque de Paris, en qualité de coadjuteur, et, lorsque celui-ci mourut, le 8 juillet 1886, il lui succéda sur le siège archiépiscopal. Il avait été créé cardinal par le pape Léon XIII en 1889.

Soixante-quatre ans de prêtrise, trente-cinq ans d'épiscopat, dont trente-deux à Paris ; près de dix-neuf ans de cardinalat, telle était la somme de charges et de dignités accumulées sur la tête du vénérable prélat. Le poids de l'âge le courbait de plus en plus vers la terre ; mais une foi robuste, un esprit ferme, un sentiment profond du devoir, soutinrent jusqu'à l'épuisement complet de ses forces physiques sa démarche chancelante. Par le souvenir, et aussi grâce à l'image — car *L'Illustration* consacra deux de ses pages à cet épisode — nous le revoyons, déjà octogénaire, se faisant monter, à travers

les échafaudages, dans une sorte de chaise à porteurs, puis gravissant à pied l'échelle terminale, pour présider, au sommet vertigineux du dôme central de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, à la pose solennelle de la croix : « La présidence de cette cérémonie m'appartient, avait-il dit, et j'entends ne pas l'exercer d'en bas. » Le mot et l'acte résument tout un caractère. Ces temps derniers, on eut encore plusieurs occasions d'apercevoir, entourée du respect de foules pieuses, cette figure singulièrement accentuée, et ce fut surtout en des circonstances relatives aux événements qui attristèrent la fin de sa vie, sans briser son invincible espoir.

Le cardinal Richard s'est éteint doucement le 28 janvier, à 6 h. 1/2 du matin, dans l'hôtel de l'archevêché installé rue de Bourgogne, depuis la séparation, après s'être associé aux prières des agonisants dites à son chevet.

Avant les funérailles, célébrées à Notre-Dame, samedi 1^{er} février, le corps du défunt a été exposé publiquement dans la salle des commissions, transformée en chapelle ardente. Coiffé de la mitre blanche, revêtu des ornements sacerdotaux : soutane rouge, aube blanche, chasuble violette ; ayant à ses côtés la croix et la crosse pastorales, insignes archiépiscopaux ; à ses pieds la barrette cardinale, le prélat reposait sur un catafalque dressé au seuil même de la salle, afin de faciliter le défilé des nombreux visiteurs.

Le coadjuteur de Mgr Richard, Mgr Amette, qui lui succède à la tête du

diocèse de Paris, est né à Douville (Eure) en 1850 ; il fut vicaire général à Evreux, avant d'être nommé, en 1898, évêque de Bayeux et Lisieux.

L'AMIRAL RÉVEILLÈRE

Le contre-amiral Réveillère est mort dimanche dernier, à Brest, où il était retiré depuis bien des années déjà. Il était dans sa quatre-vingtième année.

C'était un excellent marin. Né à l'île de



L'amiral Réveillère. — Phot. Le Bourdonnec.

Ré en 1829, sorti de l'École navale en 1847, il avait fait la première campagne de Chine en 1859, comme lieutenant de vaisseau. Plus tard, il accomplissait un exploit jusqu'alors réputé impossible, en remorquant, le pre-

mier, les rapides du Mékong. Capitaine de frégate en 1870, capitaine de vaisseau en 1881, contre-amiral en 1889, il avait pris sa retraite en 1891. En 1902, il avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur.

C'était aussi un écrivain au talent nerveux, personnel, et un philosophe d'une rare indépendance d'opinions. Républicain convaincu, il a pourtant demandé, attestant ses sentiments de chrétien, qu'un crucifix accompagnât sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière.

NEW-YORK-PARIS AUTOMOBILE

Encouragé par le succès du raid automobile Péking-Paris, notre confrère le *Matin* a organisé, avec le concours du *New-York Times*, un voyage encore plus audacieux comprenant le tour du monde, en réduisant au minimum, soit la traversée de l'Atlantique et celle du détroit de Behring, l'emploi des moyens accessoires de locomotion.

Trois Français vont essayer d'accomplir le voyage : M. Bourcier-Saint-Chaffray, commissaire de la course, pilotant une voiture de Dion ; M. Godard, et M. Pons, ce dernier montant une voiturette. Nos compatriotes, auxquels s'était joint M. Scarfoglio, représentant une marque italienne, ont quitté Paris mardi dernier pour aller s'embarquer au Havre. Ils retrouveront à New-York le champion allemand et les camarades américains qui semblent devoir porter à huit le nombre définitif des concurrents.



La voiture italienne Züst.



La voiturette Sizaire et Naudin et la Motobloc.



La de Dion de M. Bourcier-Saint-Chaffray.

LES CONCURRENTS DU RAID AUTOMOBILE NEW-YORK-PARIS